

CHAPITRE PREMIER

La jeunesse de Célestin FREINET (1896-1919)

Dans les moments les plus pénibles de ma vie - et notre génération semble née sous le signe des grands bouleversements sociaux - lorsque l'horizon est comme barré par des catastrophes successives, ce n'est point dans l'enseignement des philosophes dont on m'a imposé autrefois la lecture, que je vais chercher apaisement et même espoir. Je revois mes sources.

C. Freinet Introduction de *L'Education du Travail*

Une enfance de paysan en haute Provence

Cinq ans de pension loin du village

Première confrontation avec la guerre

Retours ultérieurs au village

Une enfance de paysan en haute Provence

L'oeuvre de Freinet est pleine de son enfance, mais il y décrit davantage un milieu qu'un cadre familial précis. Au début d'un article de souvenirs, il prévenait : *Il y a des individus qui pourraient, en partant d'une date précise, donner par le menu la succession des événements, comme si un secrétaire consciencieux et minutieux les avait notés tout au long des jours. Chez moi, le secrétaire a fort mal rempli ses fonctions et seuls surnagent dans mon esprit les pensées, les faits, les sensations qui l'ont particulièrement impressionné. C'est seulement ce qui surnage ainsi de ma vie sensible que je pourrai donc noter, mais alors avec tout le luxe de détails, d'odeurs, de bruits, de gestes qui sont encore en moi comme s'ils étaient d'hier.* (Bulletin des Amis de Freinet, BAF, n° 11 de mars 1972). Dans ses conversations, revenaient à tout moment des références à la vie dans son village : *"Tu ne devrais pas manger si vite! Tu sais, chez nous, quand les paysans faisaient la pause pour manger, ils n'avaient souvent emmené dans les champs qu'un morceau de pain et du fromage de chèvre. Mais ils le savouraient lentement, bouchée après bouchée. Le travail devait attendre, on ne le reprendrait que plus énergiquement ensuite."* ou bien, une autre fois : *"On ne me fera jamais croire que le fumier sent mauvais. Gamins, quand nous allions aider à l'épandre dans les champs, nous montions sur le chariot et, assis sur le chargement, nous croquions une pomme ou des noix, entourés de l'arôme qui montait. Pour nous, cela ajoutait une saveur particulière"*. Par contre, même dans les conversations intimes, il est toujours resté très discret sur ses parents, ses frères et sa soeur.

Un village coupé du monde :

Lors de son inhumation dans son village natal de Gars (Alpes-Maritimes), en octobre 1966, rares

étaient ses amis, même les plus proches et les plus anciens, qui y étaient déjà allés. Il faut préciser qu'on ne le traverse pas par hasard, en se rendant ailleurs. Encore aujourd'hui, après avoir quitté au Logis du Pin la route Napoléon (Grasse-Grenoble) et suivi la modeste départementale 2211 vers Puget-Théniers, après avoir traversé St-Auban puis Briançonnet, on aperçoit à peine un panneau signalant à droite la direction de Gars. Ayant parcouru quelques kilomètres sur une voie étroite, on parvient au village par une rue en impasse se terminant sur la place où se trouvent tout à la fois la fontaine principale, l'église, l'école, depuis longtemps fermée, et la maison natale de Célestin Freinet. Pour quitter le village, pas d'autre choix que de reprendre le chemin inverse jusqu'à la départementale.

Dominé par un énorme rocher, Gars a gardé la même physionomie depuis un siècle. Comme beaucoup de villages du haut-pays, il semble coupé du monde. C'était bien réel quand n'existaient que des chemins caillouteux et aucune automobile. Freinet décrit l'expédition d'un des rares voyages à Grasse de villageois généralement en groupe : *Les convois partaient en pleine nuit, les jeunes gens conduisant les ânes chargés de haricots secs, de lentilles ou de noix, les femmes suivant avec un panier au bras ou parfois même un paquet sur la tête. Il fallait marcher pendant quinze heures, traverser les montagnes, couper les vallées par d'étroits sentiers rocailloux, pour arriver à la nuit tombante à la ville. On remisait les bêtes dans les écuries qui tenaient tout l'emplacement des beaux magasins actuels de la place aux Aires. Au matin, on vendait la charge, et on faisait les commissions : quelques "hectos" de sucre, des épices, deux barriques de vin chargées sur la bête la plus forte et, à midi, le convoi repartait, refaisant en sens inverse le même chemin difficile.* (L'Education du Travail, p. 67).

Autant on peut sur place imaginer la vie au début du siècle, autant il est difficile d'obtenir des renseignements précis sur la famille Freinet.

Célestin enfant :

L'élément le plus fiable est l'état-civil qui confirme la naissance, le 15 octobre 1896, de Célestin Baptistin Freinet, dernier des quatre enfants (dont l'aînée était la seule fille) de Joseph, Delphin Freinet, cultivateur (décédé en 1939), et de Marie Victoire Torcat (décédée en 1929). Selon un témoignage oral, sa mère tenait l'épicerie, ce qui ne signifie pas l'opulence, compte tenu du nombre limité des clients possibles, mais n'est pas non plus l'indice d'une extrême pauvreté.

Tout montre que le jeune Célestin a vécu en totale symbiose avec son village. Le premier texte que Freinet ait rédigé pour les enfants s'appelle *Tony l'assisté*, publié en 1925 par les *Editions de la Jeunesse*, de la Fédération syndicale de l'Enseignement (*Ecole Emancipée*). Il y raconte de façon sensible l'arrivée d'un enfant de l'Assistance Publique chez un vieux couple, dans un village ressemblant beaucoup à Gars. Certes, Tony n'est pas l'autobiographie de Célestin qui possédait une vraie famille. Mais, quand on sait que ses parents hébergeaient également deux enfants de l'Assistance, nommés Antoinette et Tony, on comprend mieux que ce texte exprime une réalité bien connue de l'auteur. Les jeux de cabanes, dans la rivière, avec le feu, la participation aux travaux des champs, la surveillance des chèvres, l'aide apportée à tour de rôle au berger communal, la nuit passée au clair de lune, la profonde communion avec les bêtes, les plantes, le ciel, l'univers entier; tout est profondément ressenti.

Plus tard, quand il écrit *L'Education du Travail*, Freinet se réfère constamment à son enfance, notamment pour la participation des enfants à la vie et aux travaux des adultes: *Quand venait le*

temps de couper la lavande, ma mère m'accrochait au cou un petit sac de toile; elle m'avait trouvé une mignonne petite faucille pas trop aiguisée, et je partais, comme les grands, couper les fleurs parfumées. La première fois, il m'en souvient, j'avais coupé non seulement les brins bleuissants mais, plus bas, la tige ligneuse et lourde avec ses touffes de feuilles... Ce qui était tricher. Par pitié pour moi, pour m'encourager aussi, le distillateur avait quand même accepté ma charge : 2 kilos... J'avais gagné vingt sous! (EdT. p. 115, voir également pp. 121 à 123). Il raconte aussi les veillées et son amour des contes populaires (pp. 50 et 51).

Dans *Conseils aux parents*, repris ensuite dans *Vous avez un enfant* (Ed. La Table Ronde), il écrit (p. 280) : *Dans mon jeune âge, au début du siècle, nous n'avions absolument aucun jouet du commerce : rares jeux de cartes, balles fabriquées avec des vieux chiffons, billes remplacées par les noix de galle des chênes, boutons. Les plus communs étaient pour nous les divers jeux à courir, à se cacher, à attraper ou les jeux avec le feu et l'eau, si obsédants pour les enfants.*

A propos du feu, il dit par ailleurs : *Ma mère ne voulait pas que nous jouions avec le feu. Je saurai plus tard qu'elle avait quelques raisons à cette crainte : un frère plus âgé s'était brûlé atrocement un jour, en allumant un feu à la campagne. Il était mort la nuit suivante* (Bulletin Amis de Freinet, BAF n° 11).

L'écolier Freinet :

De son séjour à l'école primaire, Freinet ne dit presque rien. Ses seuls souvenirs scolaires tiennent en quelques lignes : *L'école ne m'a marqué, ni en bien ni en mal (...) Je me souviens comme dans un rêve de mes débuts à l'école. Je crois me rappeler vaguement que j'ai brûlé les étapes de mon syllabaire. Je me souviens aussi d'une lecture collective que je faisais devant le tableau mural. Je ne sais pas ce qu'il pouvait y avoir sur le tableau, ni qui nous faisait lire, ni comment, mais j'ai encore dans le cou cette vive impression de lassitude et de courbature que je ressentais au bout d'un moment à tenir, moi si petit, la tête levée vers le haut du tableau.*

J'ai un autre souvenir, physiologique aussi : je suis assis sur le banc, mes jambes pendent, je me mets à les balancer mécaniquement et ce balancement m'endort presque, lorsque tout à coup mon gros soulier heurte le fer du banc et fait un bruit qui me tire de ma somnolence et m'effraie, car il m'a semblé que toute la classe en avait été bouleversée. Me rappelant ces détails, j'ai souvent pensé plus tard que nombre d'inattentions des enfants ont bien souvent tout simplement une cause physiologique, mauvaise position, fesses endolories par le banc, jambes non soutenues, fatigue de douleurs selon les positions. (...) Comment ai-je appris à lire et à écrire? Je n'en sais trop rien... Je ne me souviens d'aucun effort, d'aucune leçon. (BAF. N° 11)

Il résume par ailleurs ses réactions : *J'ai été élevé jusqu'à treize ans dans un petit village où mon enfance s'est épanouie avec une richesse et une liberté qui dépassent toujours de beaucoup les plus ingénieuses constructions des pédagogues. (...) Je suis pourtant allé vers 5 ans à l'école du village, mais rien de ce que j'ai pu faire n'a marqué mon souvenir, alors que vibre encore en moi, fraîche et colorée, toute la vie du village, des bêtes et des champs. Preuve certaine que c'est cette vie qui m'a d'abord formé, bien plus que l'école.* (Conseils aux parents, repris dans *Vous avez un enfant*, p. 256)

L'été 1974, notre amie Marie-Claire Lepape, campant à Gars, découvrit les restes de la bibliothèque scolaire du village et un inventaire rédigé en 1930. Comme beaucoup d'ouvrages

dataient du siècle dernier, ils pouvaient avoir été lus par le jeune Célestin et elle releva les titres avec intérêt. Elise Freinet à qui elle communiqua sa découverte, lui répondit : «*Je ne sais si la bibliothèque de l'école de Gars existe encore, mais je puis vous assurer qu'elle n'a aidé en rien Freinet à accéder à la culture. Il ne se souvenait pas d'avoir lu un seul livre avant son entrée au cours complémentaire. Ce n'est qu'à l'Ecole Normale qu'il a découvert les tentations de la Culture.*»

Bien entendu, rien ne prouve que les ouvrages mentionnés se trouvaient à Gars avant 1909 (date de son départ en pension à Grasse), ni que les élèves avaient réellement accès aux livres (nous connaissons des trésors qui dorment dans les réserves de certains établissements). Toutefois le manque de souvenir persistant des livres lus ne prouve pas forcément l'absence de toute lecture. Car, même s'il préférerait ce qui se passait hors de l'école, le jeune Célestin a pourtant été reçu au certificat d'études primaires et admis à l'école supérieure avant 13 ans. Trois ans plus tard, il obtenait le brevet et l'entrée à l'école normale. On a peine à croire qu'un enfant n'ayant pratiquement rien lu soit parvenu à franchir aussi aisément ces obstacles, à l'époque très sélectifs. C'est pourquoi il ne semble pas inutile de signaler les ouvrages qu'il a peut-être croisés dans son enfance paysanne.

Se trouvaient dans la bibliothèque de Gars :

- des romans d'Erckmann et Chatrian : *Histoire d'un paysan, Les deux frères, L'ami Fritz, Maître Gaspard Fix, Le fou Yégof*; de Jules Verne : *Les enfants du capitaine Grant, 20.000 lieues sous les mers, Michel Strogoff, Aventures du capitaine Hatteras, Les Anglais au Pôle Nord, Le pays des fourrures*; d'Hector Malot : *Romain Kalbris* ; et plusieurs livres de Mmes J. Colomb et Z. Fleuriot.

- des classiques : théâtre de Corneille, Racine, Molière, *Don Quichotte* de Cervantès, le *Télémaque* de Fénelon; des recueils de fables, *L'Ami des Enfants* de Berquin, *Veillées villageoises* de Neveu-Derotrie, *Contes du pays niçois* de Chanal.

- des ouvrages plus documentaires destinés aux jeunes : *Histoire d'une bouchée de pain, Les serviteurs de l'estomac* de Jean Macé; *Les clients d'un vieux poirier (le monde des insectes)* de Van Bruyssel; *Le père aux bêtes ou l'ami des animaux* d'A. Martin; *Paix aux animaux* de Sorel; *La Télégraphie* de la Comtesse Drohojowska; *L'industrie moderne* de L. Fourtoul.

- une trentaine d'ouvrages peu accessibles aux enfants sur l'hygiène et l'anti-alcoolisme, la botanique et l'agriculture, l'histoire, la géographie, la grammaire et l'orthographe (dont deux dictionnaires de Bescherelles).

Répetons-le, rien ne prouve que le jeune Freinet ait eu ces livres en mains. Lui-même écrit plus tard : On imagine mal aujourd'hui ce que pouvait être cet état de pauvreté documentaire d'un enfant de douze ans qui n'avait jamais vu un train, qui ne feuilletait aucun journal, ne voyait aucune vitrine ni étalage, n'entendait jamais parler autour de lui que des éléments de vie des travailleurs rivaux au cycle des saisons (*L'Éducateur*, n° 4, nov. 1953). Même s'il y mêle un peu d'humour, ce n'est pas sans révolte qu'il raconte : *Ma première émotion d'art me vint le jour où, ayant acheté, pour deux sous, à un colporteur, un superbe crayon rouge et bleu, je dessinaï sur la couverture de mon cahier, sur les volets de la fenêtre et sur le plâtre des murs, le drapeau bleu, blanc, rouge de la France* (Dits de Mathieu DdM, p. 38).

Ce n'est sûrement pas par hasard que tiendront tant de place dans sa pédagogie la documentation la plus large (la collection Bibliothèque de Travail : la BT) et le droit de dessiner et d'écrire librement.

Une empreinte définitive :

A cerner de plus près l'enfance de Freinet, on comprend que ses références fréquentes à la nature, à la vie rustique ne sont pas un effet de style ("à la Giono") mais l'ancrage dans un milieu qui lui a appris l'essentiel. Sans doute, par-dessus tout, la méfiance à l'égard des belles paroles, la priorité toujours donnée à ce qu'on fait par rapport à ce qu'on dit. Certains le taxeront d'anti-intellectualisme, il serait plus juste de dire antiverbalisme.

Ne retenir que les conclusions positives qu'il tire de ses origines serait pourtant un contre-sens si l'on oubliait sa révolte contre le dénuement et l'isolement culturel. La place qu'il donne très tôt à la correspondance interscolaire est à cet égard significative. Aucun passéisme dans sa revendication d'une éducation qui prenne en compte le droit de tous au modernisme, sans renier ni laisser perdre les valeurs et la cohérence des sociétés ancestrales.

[\(retour\)](#)

Cinq années de pension loin du village

En 1909, Célestin Freinet est reçu au certificat d'études (il a 12 ans et 8 mois). A la rentrée d'octobre, il part en pension à Grasse préparer le brevet élémentaire. Selon sa fille, il est d'abord pensionnaire au collège Carnot pour préparer le brevet, puis dans l'établissement devenu l'actuel lycée Amiral de Grasse pour une année de préparation au concours d'école normale.

Sur ces trois années passées à Grasse, Freinet n'a rien écrit. En cherchant le moindre indice, on découvre une phrase dans *Les Dits de Mathieu*. Il publie le poème plein de douleur d'une adolescente de 14 ans, mise en pension, et ajoute : *Je l'aurais peut-être écrit, il y a quarante ans. Mais personne alors n'aurait enregistré ma plainte; on aurait ri de mon audace et raillé mon désespoir* (DdM. p. 66).

Ce désespoir n'empêche pourtant pas son succès au brevet et sa réussite au concours d'entrée à l'école normale d'instituteurs de Nice où il est inscrit, sous le n° 649, en octobre 1912 (il a à peine 16 ans). Il passe deux années dans cet établissement, alors situé route de Gênes, au pied du Mont-Boron. De cela il ne dit rien non plus, sinon une phrase écrite incidemment sur la nécessité de transformer l'enseignement de la musique : *Que d'heures perdues à l'Ecole Normale à gratter lamentablement du violon* (Educatrice Prolétarienne EP, n° 7, janv. 39).

Si rares et limités que soient les témoignages oraux et les notations écrites de Freinet concernant sa vie scolaire, tout va dans le même sens : lui qui avait le besoin et la capacité de se passionner, s'est ennuyé dans les écoles qu'il a fréquentées, alors même qu'il y réussissait relativement bien. Toute son action ultérieure se mobilisera contre l'une des tares majeures du système scolaire : l'ennui.

[\(retour\)](#)

Première confrontation avec la guerre

En octobre 1914, la guerre écourte son séjour à l'école normale. La consigne ministérielle a été donnée de remplacer certains instituteurs mobilisés par des normaliens en dernière année d'études. Célestin Freinet est donc nommé à l'école de Saint-Cézaire, à l'ouest de Grasse (il a tout juste 18 ans). Six mois plus tard, le 15 avril 1915, il est lui-même mobilisé, après avoir obtenu en mars le Certificat de Fin d'Etudes Normales.

Sur sa vie au front, deux sources d'informations sont données par Freinet lui-même : la BT 403 *Combattant de la Guerre de 1914-1918* dans laquelle il raconte aux enfants son expérience personnelle de la guerre et un récit écrit pendant sa convalescence, publié en 1920 : *Touché! (souvenirs d'un blessé de guerre)*. De larges extraits en ont été republiés après sa mort dans *L'Educateur* n° 5, nov. 1966.

Nous apprenons dans la BT que son baptême du feu date du 2 janvier 1916 dans le sud de l'Alsace, il est aspirant et a la responsabilité d'une quarantaine de soldats (il a eu 19 ans, deux mois et demi plus tôt). Pour les jeunes lecteurs, Freinet décrit différents aspects de la vie des tranchées.

C'est le 23 octobre 1917 qu'il est très grièvement blessé. Une curieuse tradition orale situe l'événement à Verdun, alors que l'intéressé dit clairement que c'est au Chemin des Dames, près de Soissons. Son dossier militaire précise même : au moulin de Laffaux, lieu de multiples affrontements, depuis les catastrophiques offensives Nivelle d'avril 17 qui provoquèrent des mutineries.

Précisons que le roman de Barbusse : *Le Feu*, publié en 1917, se situe dans le même secteur (il est dédié à ses "camarades tombés à Crouy et sur la cote 119"). Cette coïncidence de lieu n'est peut-être pas étrangère à la sympathie qui lia aussitôt les deux hommes après cette guerre.

Dans "*Touché!* ", Freinet raconte les circonstances de sa blessure : *Je marchais droit devant ma ligne de tirailleurs, regardant, sur la côte en face, monter le 2e bataillon, précédé du feu roulant. Un coup de fouet indicible en travers des reins : "Pauvre vieux... c'est ta faute... Il ne fallait pas rester devant... Tu n'aurais pas reçu ce coup de baïonnette". J'ai ri -- je croyais qu'un soldat m'avait piqué par inadvertance, et je voulais l'excuser -- J'aurais voulu cacher ma douleur... je suis tombé...*

Qu'elle est bête cette balle! Par le milieu du dos, le sang gicle... Ma vie part avec... Je vois la mort avancer au galop...

Je n'ai pas voulu m'évanouir et je ne me suis pas évanoui... J'ai voulu me lever : j'ai rassemblé toutes mes forces, je n'ai pas bougé... Ma poitrine est serrée dans un étau.

Couché sur le brancard, j'ai senti qu'il pleuvait. (...) Le médecin du bataillon est tout rouge de sang -- un boucher. Dans le trou où j'attends un autre cri... On vient... Oh! que de blessés!... Je grogne. Les Allemands qui me portent s'arrêtent. Ils cherchent des épingles anglaises pour me couvrir de deux capotes... Ils me remportent le plus doucement possible.

Constat inscrit dans son dossier militaire : **"L'aspirant Freinet Célestin du 140e d'Infanterie, 2e compagnie, est admis à l'hôpital, étant atteint de plaie pénétrante du thorax par balle"**. Il faut opérer car la balle, après avoir traversé le poumon droit, s'est logée dans l'épaule.

Le récit continue après l'opération :

J'ai soif!... j'ai soif!...

Rien à boire, ça vous ferait mal.

Alors, j'ai revu la belle source de mon village qui dégringole du rocher et qui suit le canal. Je me suis couché à plat ventre; j'ai trempé mes lèvres avides dans cette eau rédemptrice... Comme c'est délicieux!... Jusqu'au matin, j'ai bu l'eau si claire de notre source et elle ne m'a pas désaltéré.

Pendant quelques jours, c'est le combat contre la mort :

Quelqu'un me parle d'une voix douce et lente. J'ouvre un instant les yeux: une grosse tête encadrée d'une grosse barbe se penche sur moi. On me frotte les mains, les yeux, les oreilles, la bouche... Je baise un crucifix énorme et froid...

-Ah! non! je ne veux pas mourir!... Ils sont fous de me donner l'extrême onction!...

Et je me replonge dans mon éternelle inconscience qui est déjà la mort. La sarabande infernale recommence dans la poitrine et dans le crâne.

Vous tous, qui craignez la mort parce que vous vous figurez une montagne de souffrances toujours plus atroces jusqu'au moment où vous vous sentirez devant le gouffre, remettez-vous... C'est plus facile de mourir et je ne le redoute plus.

Heureusement le blessé est jeune (juste 21 ans), sain et robuste, il échappe à la mort, à l'infection, mais tous ceux qui auront, par la suite, l'occasion de voir Freinet travailler au jardin, torse nu, seront frappés par l'énorme cicatrice en creux qu'il a gardée à la partie postérieure de la poitrine.

Les conséquences de sa blessure ("**séquelle de pleurésie purulente, suite de la plaie pénétrante du thorax; résection de 4 cm de la 9e côte droite; vaste cicatrice; rétraction thoracique accentuée; raideur articulaire de l'épaule droite**") lui font attribuer un **taux d'invalidité de 70%**.

Alors commence une interminable convalescence. Il faut quitter l'hôpital.

Je suis monté dans le train, et personne ne m'a aidé... Personne ne m'a demandé si j'avais froid... si je voulais boire... si je n'étais pas fatigué.

Et plus rien. Ceux qui ne savent pas se taire parlent de cette miss qui était si gentille... de celle-là qui, un jour... le docteur... le parc...

Malheureux compagnons, vous voyiez encore ce matin une auréole de gloire. Non, nous ne sommes pas "glorieux", nous sommes "pitoyables".

Elle ne reviendra plus ma jeunesse perdue. Les feuilles ont poussé trop tôt cette année. (extraits de "Touché!")

C'est sur ce cri de désespoir que se termine le récit. Mais le jeune paysan de Gars a acquis assez de force de caractère pour ne pas céder à la résignation. Il refuse d'être à jamais le héros mutilé (avec Médaille militaire et Croix de guerre, jamais arborées) à qui l'on procurerait peut-être un emploi protégé, pas trop fatigant. Il s'était préparé à devenir instituteur; peu importe son état, il sera instituteur. Il doit désormais porter témoignage contre l'horreur de la tuerie qui ne profite qu'aux plus riches. Il veut lutter contre le dressage et le conditionnement moral qui, dès l'école, ont insidieusement préparé les esprits à l'obéissance aveugle et à la hargne belliciste.

[\(retour\)](#)

Retours ultérieurs au village

Nous retrouverons désormais Freinet dans d'autres contextes. Quels liens gardera-t-il avec le milieu natal qui l'a si fortement marqué? Il faut se rappeler que depuis 1909 il n'a plus fait à Gars que des séjours de vacances.

Elise Freinet écrit qu'à son retour d'U.R.S.S., l'été 1925, «*il remonte dans son village pour voir où en est l'installation électrique mise en chantier depuis quelques mois. Il a créé là-haut un syndicat communal et maçons, ouvriers électriciens, paysans, apportent leur part de besogne; la source qui dévale vers le moulin a été captée; la petite usine électrique a vu le jour; et bientôt le courant apportera la lumière dans chaque foyer.. Cette entente solide des travailleurs pour une oeuvre commune le réconforte.*» (Naissance d'une pédagogie Populaire: NPP p. 47)

Dans *Les Dits de Mathieu*, Freinet ajoute un autre son de cloche : *Mathieu, un jour, (...) fonda un syndicat, fit étudier un projet, verser les fonds. Il eut contre lui, cela va sans dire, les autorités, l'administration et la préfecture. Et les "novateurs" de tous poils, et les tireurs de plans se firent un jeu de gêner par leur scepticisme la téméraire entreprise de celui qui prétendait faire passer dans la réalité les rêves des discutailleurs.*

Et un soir, le courant illumina le village!... La lumière fut!... Autour des lampes égrenées le long des rues, la jeunesse du village dansa pour fêter le miracle enfin réalisé. La lumière était devenue une chose publique, évidente et définitive. Alors, les "novateurs", les tireurs de plans et les discutailleurs en vantèrent les bienfaits. Habiles en l'art d'exploiter le travail des autres, ils formèrent un comité, informèrent les journaux et, à l'inauguration officielle, on invita ceux-là même qui s'étaient opposés au projet audacieux, préfet en tête. Mais on oublia Mathieu, qui prit sa bêche et s'en alla dans les champs soigner sa récolte à venir. Il avait d'ailleurs eu sa récompense, puisqu'il avait fait jaillir la lumière! (DdM. p. 165).

Ce texte trouve un prolongement (DdM. p. 168) dans *La vengeance des "réalistes"*. Au-delà de la parabole, ne peut-on percevoir aussi un écho de l'amertume de Freinet qui, se présentant dans son canton d'origine comme candidat au conseil général en 1936, fut déçu de la réaction de ses compatriotes? Dans ces lieux isolés, on devient vite un "étranger" ou la victime des rivalités de clans.

Rappelons enfin le texte qu'il consacre, en octobre 52, à un retour à son village après 13 ans d'absence, probablement depuis le décès de son père. Le titre *Ecrit sur parchemin* insiste sur le caractère indélébile des expériences profondément vécues (DdM. p. 87).

On le retrouve en 1920 à l'école de Bar-sur-Loup. En regardant l'itinéraire de sa vie, on constate qu'en dehors des périodes de guerre qui l'ont emmené loin de chez lui, il a toujours vécu dans un périmètre étroit des Alpes-Maritimes: Gars, Grasse, Nice, Saint-Paul, Vence et Cannes

[\(retour\)](#)